

Au revoir
Monsieur Friant

Philippe Claudel
de l'académie Goncourt

Au revoir Monsieur Friant



Ce texte a paru pour la première fois,
sous une autre forme, en 2001.

© Nicolas Chaudun.

© Éditions Stock, 2016.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0082-5

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine CEDEX

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Pour Josette, amie fidèle,
et pour Nicolas,
grâce auquel ce roman a pu exister*

J'ai passé une partie de mon enfance au bord du Grand Canal. Pas celui de Venise mais celui de Dombasle. On ne le trouve sur aucune peinture. Il n'a rien de pittoresque ni de somptueux. C'est un canal ordinaire, comme il y en a tant, bordé çà et là par de grands arbres dont les racines fouillent les berges et les crèvent parfois. C'est un chemin liquide qui sort de la petite ville pour aller dans la campagne, sous des nuages blancs, et finit par se perdre dans le ciel sans drame ni grand éclat.

Ma grand-mère vivait dans une petite maison au bord de cette eau faussement dormeuse. Elle était éclusière. Ce métier

d'homme lui allait comme un gant. Le canal alors était parcouru par de lourdes péniches dont les ponts sentaient le goudron, le sel, le coke, le hareng et le café, la potasse et le vent. Il y avait chaque jour sur l'eau des morceaux d'Europe qui passaient ainsi, dans les remous et les tourbillons d'hélice. Grand-Mère veillait sur tout cela. Elle en était heureuse. Les vrais royaumes tiennent souvent dans le creux d'une main.

C'était une femme d'un temps où les gestes comptaient plus que les mots. Ses longs silences valaient de belles phrases. Il m'arrive souvent encore de penser à elle, même si j'ai perdu son visage, et j'ai beau le chercher très loin en moi, je ne rencontre plus guère que des débris de temps. Je ferme les yeux comme je le faisais quand je savais qu'elle allait m'embrasser les soirs où je dormais dans sa maison, et j'attends.

Longtemps. Sans que plus rien n'arrive jamais bien sûr. C'est après tout le lot commun des hommes que d'apprendre à vivre avec de doux fantômes dont le nombre s'accroît sans cesse à mesure que les années meurent. Cela je le sais bien, mais je n'ai jamais été doué pour les apprentissages.

Chaque jour ou presque, après l'école, j'allais la retrouver dans sa petite maison de l'écluse, et je restais avec elle jusqu'au moment où, sortant de leur travail, mes parents passaient me reprendre. Nous causions de confitures et de poissons, de la vie des mariniers et des ragondins qui rongeaient les talus. Elle s'affairait toujours. « Il n'y a que les trimardeurs qui se reposent ! » Je ne savais pas ce qu'était un trimardeur. Je n'osais pas lui demander. Je prenais le mot comme un trésor.

Durant les mois de mai et de juin, nous allions chaque jour en cueillette.

Nous partions côte à côte, mais elle marchait lentement, et je disparaissais bien vite dans les hautes herbes des prés à la recherche des premiers coquelicots. Elle m'avait appris avec les boutons de ces fleurs à faire de minuscules poupées à robe de pétales, qui très vite passaient leur couleur soyeuse pour n'être plus au bout de quelques heures que des hardes fragiles et molles, que je finissais par jeter, un peu déçu que la beauté s'effaçât si vite dès qu'on la tenait dans la main. Je ne pouvais savoir alors que cette déconfiture de pétales et d'étamines illustre la part la plus acide de la destinée humaine. Grand-Mère ramassait à quelques mètres de moi de larges brassées de catiginaires pour donner à manger à ses trois lapins russes qui avaient des yeux de veau. J'organisais dans mon cerveau, avec mes fleurs écorchées à qui j'avais donné des noms de demoiselles, des bals de

princesses. J'avais dix ans à peu près. C'est dire si j'avais le temps.

Lorsqu'il faisait mauvais, nous restions tous les deux dans la cuisine. L'étroite pièce avait un parfum de toile cirée et de fonte, de levure de bière, de parquet lavé. J'y prenais ma jeune vie comme un verre de sirop. Assis sur la chaise de bois clair à l'assise verte, mes pieds ne touchaient pas encore le sol. Ces quelques centimètres qui me séparaient du monde d'en bas, ce vide immense qui me permettait de battre des jambes, sans que rien n'arrêtât ce balancement joueur, expriment dans mon esprit aujourd'hui la distance exacte entre le bonheur et son assassinat. Lorsque j'ai écrit *Le Café de l'Excelsior*, je crois que c'est un peu tout cela que j'ai voulu revivre : j'ai créé un grand-père en pensant à Grand-Mère. J'ai pris un peu de vie et j'en ai fait un livre, comme il arrive

parfois que certains livres nous aident à supporter la vie.

Sur la table de sa cuisine, il y avait toujours un litre de vin. Un vin rude qui n'attendait qu'un morceau de bœuf coupé en quartiers pour lui donner, à force de marinade et de savoir-faire, la noblesse d'un gibier royal. Un gros vin, propre aussi à couper les soifs des facteurs et des cantonniers quand ceux-ci couraient les chemins sous un juillet de canicule, et s'arrêtaient à l'ombre de la tonnelle de vigne vierge qui bordait la petite maison de l'écluse, pour réclamer à boire, reprendre haleine et s'essuyer le front d'un revers de main.

Bien des jours, au sortir de l'école, abruti par les problèmes d'écoulement de baignoire et les conjugaisons, je posais ma tête ensommeillée sur la table de cette cuisine un peu plus grande qu'une main de forgeron. Buvant un bol de café

au lait, je laissais mon esprit errer sur les pages ouvertes d'un large et vieux livre de géographie, *l'Atlas Dufour*, que je posais devant moi avec difficulté tant il était lourd, et dont les cartes d'un autre siècle, pâlement colorées, retentissaient des cornes des transatlantiques et des cris de guerre de peuples autant primitifs qu'insoupçonnables. Souvent aussi, me détournant du livre rouge et or, je regardais comme un spectacle le litron de vin posé sur la table pour deviner le petit monde qu'il abritait, et m'y perdre comme dans une fosse abyssale. Dans ce coma léger né de la chaleur et de la fatigue, j'entendais par moments le bruit de tissu froissé que faisait l'étrave d'une péniche lorsqu'elle fendait en deux le Grand Canal tout proche. Il faisait bon.

Le vin de Grand-Mère appartenait à cette tradition perdue des maisons ouvertes aux vents comme des cœurs

purs. Jamais elle-même n'en buvait, se contentant seulement parfois d'en verser, dans un solide verre à facettes, une goutte ou deux, qui venaient dans l'eau translucide, pêchée au puits, comme d'éphémères nuages roses et poudreux, et puis se perdaient avant que le regard n'ait eu le temps de les fixer dans la mémoire. Sans doute Grand-Mère ne goûtait-elle jamais de cette poix écarlate que les ceps suaient chaque automne sur le flanc de la colline du Rambétant parce qu'elle avait dans sa jeunesse relevé trop de fois son père errant, souillé de sa propre lie, dans le caniveau ou l'ornière.

Je vois ce jeune homme, ce gamin, mort fracassé à vingt-neuf ans par l'abus de fée verte et de picrate, sur une photographie improbable, passée, diluée par les lumières des jours et les frottements de paume qui trop souvent la caressèrent. Grand-Mère

me montrait parfois cette icône, et je ne comprenais pas comment cet homme jeune, à la moustache blonde et à la pose avantageuse, avait pu être le père de ma grand-mère que j'avais toujours vue vieille, vive encore mais comme endolorie. Lorsqu'elle regardait l'image de l'homme de quarante ans plus jeune qu'elle, je voyais ses yeux retrouver l'éclat frais de ses premières années, lorsqu'elle était sans doute une enfant rose courant galoches aux pieds devant les garçons au crâne ras et aux culottes grises dans les prés de septembre où viennent bien trop tôt à notre goût les colchiques, les pieds bleus et les premières gelées. Ses doigts passaient sur l'image pâle du père lointain et mort et j'avais le sentiment qu'alors ses mains donnaient des baisers à cette ombre, ces baisers qu'elle n'avait jamais pu vraiment jadis lui déposer ni sur les joues, ni sur le front.